

9 juin 1944

Le massacre de Tulle

Le 9 juin 1944 est un jour de grand deuil pour Tulle. Sous les yeux de la population, 99 otages, des hommes de seize à soixante ans, sont pendus aux réverbères et aux balcons de la ville par les soldats de la *Panzerdivision SS Das Reich*.

Trois jours après le [débarquement des Alliés](#) sur les plages normandes, les troupes d'occupation allemandes veulent de la sorte terroriser la population et dissuader les maquis de la région d'entraver leurs déplacements.

Les « maquisards » s'emparent de Tulle

Enclavée dans une cuvette au coeur du Massif Central, la petite préfecture de la Corrèze était jusque-là surtout connue pour ses dentelles et sa manufacture d'armes, laquelle travaillait depuis l'année précédente pour le *Troisième Reich*. Mais à l'heure du débarquement allié, elle avait aussi un rôle stratégique du fait de sa situation à proximité de deux voies majeures de communication majeures, l'une Est-Ouest (Lyon-Bordeaux), l'autre Sud-Nord (Toulouse-Paris).

Aussi la [Résistance](#) était-elle très active dans la région : désorganisation du trafic ferroviaire du réseau téléphonique, attaques de convois... La division SS *Das Reich* du général Heinz Lammerding, établie à Montauban après avoir combattu sur le front de l'Est, avait pris en charge la lutte contre les maquis corréziens en attendant d'intervenir contre le débarquement imminent. Elle bénéficiait dans cette besogne du concours d'Henri « Lafont », le chef de la *Gestapo* française, et de ses hommes.

Dans la région de Tulle, le commandant des FTP (Francs-Tireurs-Partisans, communistes), Jacques Chapou, dit « Kléber », décide de son propre chef de s'emparer de Tulle avec plusieurs centaines d'hommes. C'est la première initiative de ce genre, jamais les résistants ne s'étant hasardés jusque-là à attaquer un centre urbain (trop de risques pour un gain aléatoire). La ville est occupée par quelques centaines de soldats allemands et à peu près autant de miliciens et de supplétifs de la police (GMR, Groupes Mobiles de Réserve).

L'attaque débute le 7 juin à l'aube. Les policiers et miliciens français obtiennent le droit d'évacuer la ville avec leurs armes. Les Allemands, quant à eux, se replient dans la manufacture d'armes, dans l'École normale de jeunes filles et dans une école communale. À la gare ferroviaire, ils massacrent les dix-huit gardes-voies, qui avaient renoncé à suivre les maquisards.

Le lendemain 8 juin, les assaillants concentrent leurs tirs sur l'École normale et mettent le feu à l'édifice. Les Allemands finissent par se rendre dans l'après-midi, dans la plus grande confusion, au milieu des explosions de grenades et des tirs de fusils. Ils ont en définitive 149 tués et quarante blessés. Certains Allemands, blessés, auraient été achevés par les résistants et ceux-ci auraient aussi retiré du lot de prisonniers une dizaine d'hommes identifiés comme des membres du redoutable SD (*Sicherheitsdienst*, service de sécurité de la SS), les auraient conduits vers le cimetière et abattus.

Jacques Chapou juge la victoire acquise, la prise de la manufacture et de l'école le lendemain ne devant plus être qu'une formalité. À ceux qui s'inquiètent d'un retour en force de la division *Das Reich*, il répond en riant que celle-ci doit juger plus urgent de gagner la Normandie où vient d'avoir lieu le débarquement. Las, dès le soir, de premiers chars allemands font leur entrée à Tulle en trois lieux différents. Les maquisards, faute d'artillerie et d'armes en nombre suffisant, se replient aussitôt.

Répression allemande

Le 9 juin au matin, la ville est investie par les Allemands. Par mesure de sécurité et en prévision d'éventuelles représailles, ils s'empressent de parquer dans la cour de la manufacture un total de trois mille hommes, le reste de la population restant cloîtrée chez elle.

L'officier Aurel Kowatsch prend contact avec le préfet du département, lequel fait valoir que les blessés allemands de l'École normale ont été pour la plupart correctement pris en charge dans l'hôpital. S'étant concerté avec son supérieur, le général Lammerding, arrivé en fin de matinée, il renonce donc à brûler la ville comme il en aurait eu d'abord l'intention. Mais voilà que les Allemands découvrent les corps de quarante des leurs qui auraient été délibérément suppliciés par les maquisards. C'est en tout cas ce qu'affirme un SS survivant des combats de la veille, Walter Schmald.

Ils décident de sévir en conséquence et ordonnent la pendaison de cent vingt otages. C'est tout de même moins que le quota que Lammerding avait lui-même fixé, inspiré de son expérience sur le front de l'Est : trois otages exécutés pour chaque soldat blessé, dix otages exécutés pour chaque soldat tué !

Les SS font dans la cour de la manufacture un premier tri de quatre cents hommes, renvoyant les autres chez eux, puis un tri ultime sous la supervision de Walter Schmald, non dénué de sadisme.



Les pendaisons débutent vers 16 heures. Sous les yeux des autres prisonniers et également de quelques notables de la ville, dont le maire, les malheureux sont conduits par groupes de dix au pied des noeuds coulants, encadrés par deux Allemands. Ils sont poussés à tour de rôle sur une échelle ou un escabeau et meurent pour la plupart dans une terrible agonie. L'effet est terrifiant aussi pour les femmes et les enfants qui observent la scène derrière les volets.

Sans raison apparente, les SS s'arrêtent au 99^e supplicié. Les autres otages sont transférés vers Limoges d'où 149 gagneront le camp de déportation de Dachau. 101 n'en reviendront pas. Pour Lammerding, l'objectif est atteint car une bonne partie de la population qui, la veille, applaudissait aux exploits des maquisards, les vomit désormais et n'est pas loin de leur attribuer la responsabilité du drame.

Le lendemain, un détachement de la même division SS entre dans la cité d'[Oradour-sur-Glane...](#)

10 juin 1944

Le martyr d'Oradour-sur-Glane

Le matin du 10 juin 1944, des chenillettes chargées de soldats allemands s'arrêtent à Oradour-sur-Glane. Cette bourgade paisible, proche de Limoges, compte au total 1200 habitants.

La compagnie qui vient d'y pénétrer appartient à la division SS *Das Reich* du général Lammerding qui a, la veille, pendu [99 otages](#) dans la ville voisine de Tulle.

Les Allemands ont été attaqués dans les jours précédents par les maquisards qui veulent freiner leur remontée vers la Normandie où les Alliés viennent de débarquer. En guise de représailles, le général Lammerding ordonne à la compagnie de détruire Oradour-sur-Glane. La compagnie SS compte environ 120 hommes qui se sont déjà illustrés en Russie dans l'extermination des populations civiles.

En début d'après-midi, le bourg est cerné et la population rassemblée sur le champ de foire sous le prétexte d'une vérification d'identité, sans oublier les enfants des écoles.

Les SS agissent dans le calme et la population s'exécute sans broncher.



Les hommes sont séparés des femmes et des enfants. Ils sont divisés en six groupes et enfermés dans des granges, sous la menace de mitraillettes. Vers 16 heures, les SS tirent des rafales et tuent les malheureux en quelques secondes. Puis ils mettent le feu aux granges bourrées de foin et de paille où gisent les cadavres.

Pendant ce temps, les femmes et les enfants sont enfermés dans l'église et des SS y déposent une caisse d'explosifs et de la paille. Le feu commence de ravager l'édifice. Pour s'assurer de l'extermination de tous les occupants, les SS leur tirent dessus.

Leur forfait accompli, ils pillent le village et achèvent de l'incendier. Au total, ils laissent 642 victimes. Parmi elles 246 femmes et 207 enfants, dont 6 de moins de 6 mois, brûlés dans l'église. Oradour-sur-Glane est devenu en Europe occidentale le symbole de la barbarie nazie.